

MEDECINE, THERAPEUTIQUES ET PLANTES MEDICINALES

par

J. LECOMTE * et L. ANGENOT **

SUMMARY

Orthodox medicine, therapeutics and medicinal plants

In the western world, as many people became concerned at the potency and side effects of new drugs, there is an increasing interest in the alternative systems, including phytotherapy, and as the pharmacist must be the best qualified to advise on, and supply all drugs (e.g. herbal products) we give below our scientific opinion about the real position of plants in modern therapy.

Records extant from Ancien Egypt, Assyria, ... Greece and Roma show that the use of plants for medicinal purposes extend back to our earliest recorded history.

During the course of history, the cure of disease and the use of medicinal plants has been much influenced by religions practice and the exercise of magical rites. Thus, the philosophy of the "Doctrine of Signatures" introduced by Paracelsus in the sixteenth century had considerable sway for four centuries and was not completely abandoned until the modern era of phytochemistry and pharmacology gave an alternative system for the rationalization of the use of plants medicine.

However, for most of the herbal remedies, it is not still possible to demonstrate or evaluate their pharmacological activity, and the situation is complicated by the frequent use of a number of drugs in combination, the supposed active constituents of which have not been elucidated. Arising from this, orthodox medicine came to disregard sub "polypharmaceutical" preparations and concentrated research on the isolation of individual components having, for exemple, demonstrable anticancer, hypotensive and antimicrobial properties.

* Professeur ordinaire, Institut Léon Fredericq, Physiologie.
** Professeur, Institut de Pharmacie Gilkinet; Université de Liège (Belgique).

INTRODUCTION

On peut s'intéresser aux plantes dites traditionnellement médicinales de plusieurs manières. Certains auteurs décrivent les propriétés thérapeutiques et les actions toxiques des espèces les plus représentatives des différentes familles botaniques. D'autres se penchent sur leur histoire et sur les motifs qui ont conduit à les introduire ou à les retirer de la pharmacopée. D'autres enfin en louent d'office les activités bienfaisantes dont ils célèbrent à tout coup le pouvoir inégalé. Pour notre part, nous allons tenter de montrer le plus objectivement possible comment les plantes médicinales ont été associées aux développements de la Médecine, comment les conceptions qui s'y rattachent se sont modifiées au fur et à mesure des progrès de la thérapeutique et, finalement, quels résultats on peut aujourd'hui légitimement attendre de l'emploi de ces plantes.

Pareille tentative rend nécessaire une délimitation préalable des étapes idéologiques que la Médecine elle-même a franchies avant d'atteindre cette efficacité qui est désormais la sienne. Ces étapes - ou périodes - peuvent schématiquement se ramener à trois en ce qui concerne l'Europe occidentale. La première s'arrête au début de la Renaissance; la deuxième se termine vers 1850; la troisième couvre la seconde moitié du XIX^e siècle, puis le XX^e siècle jusqu'à nos jours. Les voici brièvement présentées.

Durant la première période, des conceptions philosophiques, magiques, religieuses et su-

perstitieuses, nombreuses et intriquées, varient avec le degré de culture intellectuelle des individus, tentant de rendre compte de l'origine et de la nature des maladies.

Certes, des tentatives de rationalisation se manifestent dès l'antiquité. A côté de la *Collection hippocratique* (à partir de la fin du V^e siècle avant notre ère) qui contient seulement des renseignements épars sur la matière médicale, il faut citer DIOCLES de CARYSTE (milieu du IV^e siècle avant notre ère) qui fut véritablement l'initiateur du genre, THEOPHRASTE, son contemporain, dans certains passages de son *Histoire des plantes*, CRATEVAS (début du 1^{er} siècle avant notre ère), DENYS (fin du 1^{er} siècle avant notre ère) et METRODORE (époque d'Auguste) qui innovèrent en présentant des herbiers illustrés, et surtout, DIOSCORIDE (époque de Claude et de Néron), dont la *matière médicale* influença la pharmacie pendant plus de quinze siècles, enfin GALIEN (II^e siècle de notre ère) qui, dans son effort de systématisation habituel, appliqua à la pharmacie la théorie humorale.

Mais ces tentatives, basées sur la tradition, sur l'empirisme et sur quelques recours à l'expérimentation animale ne peuvent alors recevoir l'appui des Sciences naturelles qui sont indispensables à la compréhension de la pathologie : pas de physique, de chimie, de physiologie ni d'anatomie, entre autres. C'est ainsi que les interprétations de GALIEN, bien représentatives des opinions de l'époque, sont formelles et théoriques. Elles reposent en définitive sur des schémas purement imaginaires : la classification des tempéraments et des humeurs en est une bonne illustration. Cette schématisation allait cependant exercer une influence durable, puisque les recettes thérapeutiques colligées par GALIEN vont traverser le Moyen-Age quasiment inchangées.

Mais un autre courant va se superposer à ces influences venues de l'Antiquité. Au Moyen-Age chrétien, les maladies apparaissent souvent comme le résultat de maléfices ou comme la punition de Dieu offensé par le Mal. Incompréhensibles, elles sont impossibles, aux yeux des contemporains, à analyser par la seule force de l'intelligence humaine. Il est légitime de considérer cette première période comme empirique et non scientifique. Aussi les médecins sont le plus souvent inefficaces, la mortalité des mala-

dies infectieuses, surtout lors des grandes épidémies, ainsi que la durée de vie limitée à une trentaine d'années en témoignent à suffisance. L'utilisation des plantes médicinales n'échappe alors ni à l'imaginaire ni à la magie. Là où l'empirisme en explique l'usage, elle est sans signification autre que symptomatique, dans le meilleur cas.

La deuxième période de l'histoire de la Médecine s'ouvre à la Renaissance et se termine vers 1850. Les courants dominants iront, durant cette période, en se dégageant de la magie et de la religion. Ainsi, la Médecine s'imprègne au siècle des Lumières, de la remise en question de la philosophie religieuse et de l'ouverture vers les Sciences naturelles. Elle commence à s'aider des avantages de la méthode expérimentale. BORDO et ROUELLE, entre autres, introduits dans la Société des Encyclopédistes, participent remarquablement à la laïcisation de la maladie, devenue objet d'études et de réflexions profanes. Les discussions soulevées par l'utilisation des plantes médicinales joueront alors un rôle essentiel dans la remise en cause des idées traditionnelles. La Médecine n'est pas encore efficace, mais elle s'engage dans les voies qui vont désormais commander ses progrès.

La troisième période court encore. Elle est caractérisée par l'association de plus en plus étroite de la Médecine et des Sciences naturelles. Qu'il n'y ait qu'une physique et une chimie applicables au monde inanimé et aux organismes vivants est devenu une règle de pensée. Elle découle de l'utilisation d'une même méthode d'analyse, hautement profitable à l'une et aux autres : la méthode expérimentale qui se sert de la description claire des faits et de leur reproductibilité pour atteindre leur déterminisme. Les états morbides, désormais décrits dans une nosographie de plus en plus rigoureuse, sont rattachés à des causes définies, tantôt **externes** à l'organisme à travers le milieu physique **ambiant**, tantôt prises dans l'environnement **psycho-social** du sujet, par exemple.

L'analyse anatomo-clinique, assistée par l'expérimentation animale, conduite d'abord par les physiologistes et les biochimistes, les cliniciens eux-mêmes ensuite, débouche naturellement grâce à la révolution pastoriennne, sur la découverte des thérapeutiques causales qui, au XX^e siè-

cle, assurent véritablement l'efficacité de la Médecine et lui confèrent son statut de science appliquée. L'allongement de la durée de l'existence, l'amélioration de la santé de nos populations, la prévention des séquelles et des invalidités en sont quelques résultats. De nombreux médicaments sont maintenant utilisés qui trouvent leur origine parmi les produits fournis par des plantes médicinales, par ailleurs outils d'analyse et de réflexion sur le fonctionnement des êtres organisés.

Il faut toutefois préciser que les périodes qui viennent d'être décrites recouvrent l'évolution de la seule Médecine scientifique, telle qu'elle a été élaborée et enseignée par les Facultés. A côté de cette attitude positiviste, se maintiennent et se développent des systèmes médicaux populaires, traditionnels ou parallèles, à caractères spécifiques. Ils adoptent également pour leurs traitements, des plantes médicinales selon leurs propres conceptions de la maladie et de la santé.

Ces systèmes connaissent aujourd'hui un regain de popularité dont il faudra chercher l'explication.

LES PLANTES MEDICINALES INDIGENES A LA PERIODE NON SCIENTIFIQUE

L'homme s'est intéressé de tout temps aux plantes qui l'entourent. Il en a fait sa nourriture et celle de son bétail; il en a tiré des éléments de construction; il en a aussi fait les poisons de ses armes. Il a également associé les plantes à la confection de ses vêtements, à la décoration de ses habitats.

On sait, avec certitude, que l'identification et la dénomination des différentes espèces botaniques remonte très loin dans l'histoire de l'Humanité: les raisons de cette analyse différentielle sont nombreuses: choix des pâturages, sélection des cueillettes, discrimination des graines, souci purement esthétique et, très tôt, recherche des plantes que l'on croit utiles à la mort ou à la guérison. Comment cette dernière catégorie a-t-elle été tracée? Il est impossible d'en décider avec certitude. Une série d'hypothèses ont été formulées, par analogie avec le comportement des groupes humains qui n'ont pas suivi une évolution sociale aussi rapide que la nôtre, par assimilation à ce

que décrivent les littératures ou les théologies anciennes, par rapprochement avec un symbolisme magique ou religieux.

L'association de certaines plantes à des paysages à haute valeur affective, leurs caractéristiques morphologiques, entre autres, les ont chargées d'une signification originale. Le cyprès des cimetières évoque le calme de l'au-delà; le chêne est l'image de la force. La forme de quelques plantes les ont fait assimiler à certaines parties du corps humain ou à quelques-unes de ses déformations morbides. D'autres herbes sont partie essentielle dans quelques narrations légendaires, telle l'herbe de Teucre. Comment, dès lors, ne pas associer le lys à la purification invoquée dans les cérémonies religieuses? Inversement, comment détacher les plantes vénéneuses des mauvais sorts et des maléfices?

De la sorte, certaines plantes sont introduites dans un univers mythique qui leur confère une signification magique dont les activités s'inscrivent naturellement dans le domaine de la santé et de la maladie. L'allure magique de certaines pratiques phytothérapeutiques est renforcée par les recommandations qui entourent la récolte: pleine lune, nuit de la St-Jean; cortèges et appareils cérémoniaux divers. De même, les analogies entre les formes du corps humain et la morphologie de la plante conduisent à des extrapolations interprétatives sans fondement clinique ou expérimental: bulbes d'ophrys et d'orchis à allure de testicules, tiges feuillues rappelant la chevelure; racines évoquant la silhouette de l'homme perclus de rhumatismes; couleurs se rapprochant du sang... C'est la recherche des signes ou des signaux que systématisera Paracelse (XVI^e siècle) s'appuyant sur la tradition. Il faut y ajouter l'empirisme et l'observation des manifestations heureuses ou malheureuses liées à l'ingestion de certains végétaux, ainsi que l'examen des comportements des animaux sauvages choisissant quelques herbes avec précaution et en évitant d'autres, tel le chat se dirigeant vers la valériane. Ces observations ont joué un rôle dans l'utilisation du pavot à des fins sédatives, du sené comme purgatif, de la menthe comme stomachique, etc. D'ailleurs, plantes à usage médicinal ou à utilisation condimentaire sont, à cette période, rangées dans une même catégorie d'agents utiles au rétablissement de la santé.

Fondement magique, appel aux signatures, exploitation de l'empirisme: il n'en reste pas moins que la majorité des plantes médicinales est alors uniquement réservée à des traitements purement symptomatiques, d'ailleurs mal conduits, à l'aide des produits non standardisés. Les affections du tube digestif où s'inscrivent les amers apéritifs ou digestifs, les stomachiques, les anti-spasmodiques, les laxatifs, les carminatifs, etc. revêtent une signification particulière, en relation notamment avec l'expulsion des humeurs qui encombrant le malade, ainsi que Galien l'avait schématisé.

En effet, l'usage des plantes médicinales, poursuivi d'abord de manière anarchique, a été très tôt mis en forme par les médecins de l'époque. Les historiens suivent, à travers les écrits médicaux de la période non scientifique, l'enrichissement progressif des recueils de simples et de recettes, transcrits à partir d'ouvrages quelquefois antérieurs à Hippocrate, jusqu'au Moyen-Age.

A ces époques, on appelle «herbiers» les recueils où sont décrits des éléments minéraux, végétaux ou animaux, susceptibles d'exercer une activité thérapeutique quelconque. Ces éléments constituent les simples. On appelle «réceptaire» les volumes où sont consignées la description et la préparation des produits complexes, utilisés à des fins médicales. Ces produits rassemblent en une recette plusieurs simples en des proportions diverses. L'élaboration de celle-ci repose sur l'imaginaire, sur le recours aux signatures, ou encore sur l'empirisme.

Ces herbiers et réceptaires colligés avant l'époque de Galien pour certains d'entre eux, ont été recopiés, annotés et enrichis au fur et à mesure du temps, par des apports nouveaux, au hasard des événements et des écoles. Mais fondamentalement, les documents de base restent identiques. Ainsi se transmettent jusqu'à la moitié du XVI^e siècle des documents qui nous livrent essentiellement un savoir que n'a jamais éprouvé le contrôle de l'expérience clinique. Comment d'ailleurs ce dernier se serait-il exercé puisque l'ignorance de la nature des maladies rendait impossible toute systématisation des essais thérapeutiques? D'où l'importance et le recours nécessaire soit à la narration, vraie ou fausse, de

cas exemplaires: hauts personnages traités et guéris, soit à l'argument d'autorité: «Galien dit que...»

Mais l'usage des simples végétaux est tel qu'il sera, dans nos régions, institutionnalisé: vers l'an 800, Charlemagne promulguera un édit relatif à l'établissement des jardins dits carolingiens. Il veille ainsi à la couverture locale d'une série de besoins indispensables à la subsistance de nos populations. On trouve énumérés dans cet édit des arbres fruitiers, des légumes, mais aussi des plantes condimentaires et médicinales. Ces jardins ont été mis en place au sein des institutions laïques et religieuses, notamment les abbayes. Ils ont fourni ainsi les éléments de base des apothicaires des moines, appelées également à alimenter les hôpitaux et dispensaires des indigents. Les jardins de moines survivront jusqu'à la Révolution française. L'Abbaye d'Orval a restauré le sien.

Les propriétés médicinales des simples végétaux seront, dans les siècles suivants, associées systématiquement dans les traités de Botanique à leur description morphologique. Les œuvres remarquables de Dodoens, traduites et augmentées par L'Ecluse en 1557, offrent une bonne image de la persistance des conceptions de Galien en matière de phytothérapie. On lira dans ces traités que chaque plante possède un tempérament (chaud, froid, etc.) ainsi que des vertus (stomachiques, vulnérables, etc.). Parmi les rubriques qui y sont illustrées, on apprend que certaines parties du saule guérissent les douleurs des nerfs - ce qui, empiriquement, correspond à un pouvoir analgésique -; que l'orphrys ou couillon conviendrait pour traiter les insuffisances au jeu d'amour, rappel des signes et signatures - ce qui est faux -, que la digitale facilite l'expectoration - sans qu'aucune allusion ne soit faite à son pouvoir tonocardiaque ou diurétique. Répétons qu'il ne faut pas croire que ces propriétés découlent de l'expérimentation clinique. C'est une somme de données complexes où la tradition et les jugements d'autorité imposent leurs représentations, sans aucune justification scientifique.

REMISES EN QUESTION A LA PERIODE PRESCIENTIFIQUE

La transition, entre Renaissance et Temps modernes, vers une organisation scientifique de

l'Art de guérir, a été inégale, progressant dans les centres urbains, pour stagner dans les campagnes et au sein de certains groupes sociaux, dont les corporations de médecins, conservatrices des vieilles doctrines. En effet, cette organisation traduit non seulement le progrès des connaissances acquises en Anatomie et en Physiologie, mais aussi l'avènement d'une attitude critique vis-à-vis des apports des Anciens. Les discours de Pascal démontrant combien est stérile l'admiration figée de l'Antiquité, n'ont pas seulement ébranlé la Physique. Mais en insistant sur le profit que tirerait la Médecine de l'exploitation systématique d'expériences bien conduites, Pascal a contribué aussi à ouvrir la brèche qui allait permettre, au siècle suivant, de remettre en question toutes les théories qui faisaient des maladies des états surnaturels, frappés de la colère divine ou des maléfices des sorcières. Que cette remise en question n'aie pas d'emblée rallié tous les enthousiasmes, les disputes du Grand Siècle au sujet des découvertes de Harvey relatives à la circulation sanguine (1928) en témoignent à suffisance. Le conflit sera particulièrement aigu entre les médecins en place, notamment ceux de la Faculté de Médecine de Paris et les novateurs avançant d'autres conceptions que celles de Galien. Ainsi, de la même manière, ce conflit a été alimenté par l'introduction de l'antimoine dans l'arsenal thérapeutique, à la suite des propositions de Paracelse, à l'encontre des théories de Galien et des enseignements officiels. Ce même conflit s'est poursuivi et aggravé lorsque les produits dérivés des plantes médicinales importées d'Amérique du Sud ont été à leur tour proposés aux médecins occidentaux. Il a fallu d'après discussions, et surtout les soins heureux apportés à l'un ou l'autre malade de marque, pour que l'innovation thérapeutique soit acceptée. Ce fut le cas de la poudre de quinquina, de la poudre d'ipéca, des feuilles de coca. Qu'il s'agisse d'antimoine ou de plantes exotiques, l'essence du débat reste le même: comment un «simple» pourrait-il guérir, alors que Galien ne dit rien à son sujet? Comment traiter, en fait, en dehors de l'Ecole et du dogme qu'elle propage? C'est l'argument d'autorité qui est mis en cause et qui tente de résister à la leçon des faits.

Toutefois, aucun recours à l'expérimentation, aucun appel à une approche clinique systématique n'a jamais alors été proposé, ni par les

Anciens ni par leurs opposants. Le conflit a été résolu par la voie empirique du témoin privilégié. La méthode expérimentale était encore loin d'être mise en application, mais la démonstration à l'aide de faits bien observés est systématiquement évoquée. Il faudra attendre Withering pour que le quantitatif soit introduit en matière thérapeutique à l'occasion des traitements par la digitale, eux aussi alors détachés des indications du Moyen-Age.

Toutefois, la controverse soulevée par l'emploi heureux de plantes qui avaient échappé à la connaissance des Anciens, a contribué largement à montrer les limites de leur savoir et à libérer les esprits. Le rôle joué par les plantes médicinales n'est plus seulement d'ordre thérapeutique. Il est également d'ordre critique, puisqu'il accélère le mouvement des idées et prépare la révolution positiviste de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle.

LA PERIODE SCIENTIFIQUE

La Médecine est entrée dans sa période scientifique une fois qu'elle a pu obéir à quelques grands principes: a) les maladies sont objets de connaissance objective, au même titre que les autres événements naturels: chutes d'eau, foudre, fermentation du jus de raisin; b) les maladies ont des causes identifiables par la seule intelligence de l'homme, s'appuyant sur l'Anatomie et la Physiologie; c) il n'y a qu'une Physique et qu'une Chimie applicables au monde inanimé et aux êtres vivants; d) il est possible de découvrir la plupart des agents responsables des troubles morbides en étudiant les milieux physique et sociologique (psychologique) qui entourent les hommes; e) puisque certaines maladies deviennent réductibles à des influences matérielles, de même ce qui les modifie doit agir par des éléments matériels. En bref, le principe de causalité est ainsi introduit, aussi bien en Pathologie qu'en Thérapeutique.

Dès lors, il a été possible d'analyser par les moyens de la Chimie et de la Physique - alors en pleine effervescence -, chacune des plantes actives contre certains symptômes, d'en établir la composition et de vérifier quels sont les éléments actifs. Ces exercices analytiques aboutissent au début du XIX^e siècle, à l'isolement de

la quinine, de l'émétine, de la cocaïne, de la morphine, etc. Suivent l'isolement et l'identification de la structure des principaux alcaloïdes, glucosides et flavonoïdes produits par les plantes médicinales utilisées en Occident. Cette mise en évidence ira de pair avec la détermination de leurs propriétés pharmacologiques et thérapeutiques, c'est-à-dire non seulement la description de leurs activités, mais encore l'interprétation de leurs modes d'action, à l'aide du savoir physiologique et pathologique. Les substances isolées des plantes deviennent des outils d'analyse des grandes fonctions, de valeur absolument inégalable, et des indicateurs sûrs des facteurs étiologiques et pathogéniques.

La plante a perdu son merveilleux et sa valeur symbolique. Elle est devenue l'équivalent d'un laboratoire de Biochimie, désormais sans forme et sans couleur. On parlera d'atropine en oubliant la belladone et la noire Atropos. Mais le produit alcaloïdique n'en exprime pas moins le résultat d'une activité biosynthétique, tout aussi naturelle que l'ensemble morphogénétique qui préside à la structure des feuilles et à l'éclat de la fleur.

La connaissance des structures chimiques jointe à celle des modalités d'action, conduira rapidement l'industrie pharmaceutique à préparer des produits de synthèse à activité identique à celle des agents extraits des plantes, mais d'obtention plus facile et de prescription plus aisée. Par ailleurs, d'autres substances ont été synthétisées que l'on ne trouve pas dans les plantes médicinales: soit retirées des micro-organismes ou de leurs milieux de culture, soit fabriquées en dehors de toute intervention botanique ou mycologique.

Ainsi, à côté des préparations au départ phytothérapeutiques, ont été rassemblées complémentaiement ou spécifiquement, des agents thérapeutiques originaux qui ne doivent plus rien à la tradition.

Il n'en reste pas moins que l'isolement des agents actifs à partir du matériel végétal, a puissamment contribué et participe encore très largement à la compréhension des processus physiologiques, à l'explication des altérations morbides et, enfin, à l'établissement de thérapeutiques de plus en plus efficaces, au fur et à mesure des développements de la pathologie.

Il ne faudra pas toutefois imaginer que les plantes sont capables de produire tous les agents thérapeutiques dont l'Homme dispose aujourd'hui: les plantes ne fournissent pas à l'arsenal pharmaceutique tous les médicaments bactériostatiques, antihistaminiques, antipsychotiques; vaccins et sérums sont notamment produits par des sources non végétales. Inversement, beaucoup des agents chimiques extraits des plantes n'ont aucune activité thérapeutique.

LE RETOUR AUX TISANES

A côté du courant de pensée positiviste qui introduit la Médecine au sein des disciplines scientifiques, s'exercent en permanence des tendances traditionalistes ou empiriques, regroupées sous le nom de pratiques populaires. Elles entretiennent le recours aux plantes médicinales indigènes, le plus souvent récoltées et séchées de manière domestique. Reine des prés, tilleul, sauge et menthe - parmi de nombreuses autres - servent ainsi à préparer des tisanes ou des infusions qui sont ingérées en cas de mal-être divers: douleurs, digestion ralentie, insomnies légères, etc. Ces pratiques, en général anodines, suppriment ordinairement à peu de frais, des manifestations fonctionnelles ou des lésions bénignes, sans que l'intervention médicale « officielle » doive être sollicitée. Cette phytothérapie élémentaire se fonde le plus souvent sur une expérience personnelle ou sur la transmission familiale de recettes éprouvées. Les indications peuvent être moins innocentes lorsque des plantes abortives sont délibérément ingérées.

Mais désormais, à côté de cette médecine populaire, surtout pratiquée en milieu rural, proche d'une flore riche et variée et à l'écart d'une médicalisation surabondante, se développe une autre forme de phytothérapie, où l'herboriste retrouve une source de larges profits.

Nous appellerons urbaine la phytothérapie coupée de ses racines campagnardes et recréée de toutes pièces par un ensemble de facteurs convergents: le retour à la Nature, ou du moins à ce que l'on croit être telle, le rejet d'une certaine forme de la médecine contemporaine, estimée plus proche des états morbides graves que des atteintes fonctionnelles, en apparence plus bénignes, la crainte des intoxications chimiques médi-

camenteuses qui s'y associe, enfin la pression publicitaire tantôt exercée par l'industrie des tisanes, tantôt par des « guérisseurs » et « guérisseuses », utilisent largement les médias. A noter que les propriétés attribuées à ces plantes ne sont jamais rapportées à une maladie spécifique, mais à des symptômes inscrits dans la terminologie de Galien, le plus souvent.

Ainsi, cette phytothérapie urbaine s'imbrique, à nos yeux, dans un courant rétrograde où l'ignorance cotoie de très près la supercherie. La tisanerie - essentiellement celle qui se développe en dehors du circuit pharmaceutique, là où des contrôles de qualité sont effectués, met en vente des produits généralement mal contrôlés, dont la composition et l'origine exactes ne sont pas toujours garanties. Les conditions de conservation parfois fort délicates, ne sont pas détaillées. En sorte que, finalement, le produit consommé par le patient risque de ne renfermer aucune matière active. Comment, dans pareilles circonstances, diriger un traitement et assurer la reproductibilité de la posologie ?

Laissons donc la tisanerie à sa vraie place, là où elle apporte, sans grand risque, quelques soulagements à l'un ou l'autre symptôme, dont la bénignité est par ailleurs établie. Soyons convaincus que les recettes dites de grands-mères se résument, dans les meilleurs cas, à une compilation de connaissances empiriques, tout au plus utilisables pour le traitement de maladies psychosomatiques et d'affections anodines. Une attitude passéiste serait bien négligeable, si elle ne recouvrait un des aspects du retour à l'irrationnel qui caractérise notre époque, et singulièrement la quête d'une éternelle santé. Tous les archétypes s'y trouvent énoncés : le don de Dieu ou de la Nature à l'Humanité souffrante, la simplicité de la Fleur qui s'épanouit au Soleil loin de la perversité de l'industrie chimique, la sérénité associée à la vie d'un végétal innocent, le regard attendri sur les pratiques des temps heureux d'autrefois. Chaque anxieux, chaque individu envahi par le mal-être peut y trouver refuge, mais juste le temps nécessaire à la guérison spontanée ou à la transition vers l'efficacité que procurent à travers la chimie, les médicaments, quelquefois au départ d'origine végétale ou non, mais cette fois stabilisés et exactement dosés.

Certes, aussi bien les firmes pharmaceutiques, à grands frais d'explorations confiées à des scientifiques (botanistes, ethnologues et pharmaciens), que les laboratoires universitaires subsidiés par les organismes internationaux (ONUDI, OMS, OTAN...) et nationaux (FNRS en Belgique, CNRS en France) dressent les inventaires des plantes jusqu'ici restées à l'écart des comptoirs occidentaux et celles qu'ils repèrent dans la pratique phytothérapeutique locale, douées de l'une ou l'autre particularité originale. Mais ces efforts coûteux et persévérants ne visent pas à introduire dans notre propre mode d'existence, sucs ou décoction. Ils tentent de découvrir dans le monde végétal d'autres ressources à exploiter selon les règles de la méthode expérimentale en les soumettant aux analyses chimiques et pharmacologiques préparatoires à leur introduction éventuelle dans l'arsenal thérapeutique.

La Médecine scientifique, aujourd'hui comme hier, reconnaît l'extraordinaire importance des processus biosynthétiques des végétaux. Elle les utilise le plus rationnellement possible, en les identifiant avec le maximum de précision et de sécurité, dans sa grande démarche pour plus d'efficacité.

REMERCIEMENTS

Madame Marie-Hélène Marganne, docteur en Philosophie et Lettres, spécialiste de l'Histoire de la Médecine dans l'Antiquité, a bien voulu relire et améliorer certaines parties de cet article. Nous la remercions vivement.

Prof. Luc ANGENOT
Institut de Pharmacie
Alfred Gilkinet
Université de Liège
Rue Fusch 5
B-4000 Liège

Résumé

Dans le monde occidental, la population est de plus en plus préoccupée par les effets secondaires des nouveaux médicaments; il en résulte un intérêt croissant pour les médecines dites douces, y compris la phytothérapie.

Puisque le pharmacien doit rester le plus qualifié pour délivrer en connaissance de cause tous les médicaments (quelle que soit leur origine) nous donnons dans cet article notre opinion scientifique à propos de la place réelle des plantes en thérapeutique moderne.

Des documents écrits en provenance du Moyen Orient et du monde gréco-romain témoignent de l'utilisation des plantes médicinales depuis les temps immémoriaux. Durant toutes ces époques, le traitement de la maladie et l'utilisation des plantes médicinales ont été très influencés par des pratiques religieuses et magiques. Ainsi, la philosophie de la « Doctrine des signatures » introduite par Paracelse au 16^e siècle a exercé une influence considérable durant quatre siècles et n'a pas été complètement abandonnée, alors que l'écllosion de la phytochimie et de la pharmacologie apporte une réponse en faveur de la rationalisation de l'usage des plantes à des fins médicales.

Cependant, pour la plupart des plantes, il est toujours impossible de démontrer ou d'évaluer leur activité pharmacologique et la situation est compliquée par l'utilisation en mélange de nombreuses plantes dont la nature des principes actifs n'a pas été élucidée. Il en ressort que la médecine allopathique moderne a tendance à ignorer ces préparations polypharmaceutiques et à concentrer les recherches sur l'isolement de molécules pures ayant par exemple des propriétés bien définies pour lutter contre le cancer, l'hypertension ou les microbes.

Samenvatting

In de Westerse wereld maakt de bevolking zich hoe langer hoe meer zorgen over de bijwerkingen van de nieuwe geneesmiddelen, hetgeen de groeiende belangstelling verklaart voor de zgn. zachte geneeswijzen, met inbegrip van de fytotherapie.

Aangezien de apotheker de meest bevoegde persoon moet blijven om met kennis van zaken alle geneesmiddelen (ongeacht hun oorsprong) af te leveren, geven wij in deze bijdrage onze zienswijze, als wetenschapper, aangaande de werkelijke plaats van de planten in de moderne therapie.

Geschreven documenten afkomstig uit het Midden-Oosten en uit het Grieks-Romeinse cultuurgebied getuigen dat aldaar sinds onheuglijke tijden geneeskruiden werden gebruikt. Gedurende al die eeuwen werden de behandeling van ziekten en het aanwenden van geneeskruiden sterk beïnvloed door godsdienstige en magische praktijken. Zo heeft b.v. de filosofie van de door Paracelsus in de 16^e eeuw ingevoerde « Leer van de signaturen » vier eeuwen lang een grote invloed uitgeoefend en is ook vandaag nog niet helemaal opgegeven, terwijl de ontluiking van de fytochemie en van de farmacologie een antwoord verschaft dat pleit in het voordeel van de rationalisering van het gebruik van de planten voor medische doeleinden.

Voor de meeste van die kruiden is het echter nog altijd niet mogelijk de farmacologische activiteit ervan te bewijzen of te schatten en de situatie wordt nog ingewilder door het gebruik in mengsel van talrijke planten waarvan de aard van de werkzame bestanddelen niet eens werd opgehelderd. Gevolg van dat alles is dat de moderne allopathische geneeskunde geneigd is deze polyfarmaceutische preparaten te negeren en het vorsingswerk te concentreren op het afzonderen van zuivere moleculen die b.v. over welbepaalde eigenschappen beschikken voor het bestrijden van kanker, hypertensie of infecties.

Bibliographie sommaire

- DODOENS R. Histoire des Plantes, traduction française par C. de L'ESCLUSE (1557). *Fac simile*, édité et commenté par J.E. OPSOMER (1978), Centre national d'Histoire des Sciences, Bruxelles.
- DELAVEAU P. Histoire et renouveau des plantes médicinales (1982), Collection « Sciences d'Aujourd'hui » ALBIN, MICHEL, Paris.
- READER'S DIGEST, Secrets et Vertus des plantes médicinales, 2e édition (1981) Paris-Bruxelles.
- PARIS R.R., MOYSE, H. Précis de Matière Médicale (1981) MASSON, Paris (3 tomes).
- RULLIERE, R. Histoire de la Médecine (1981) Collection « Abrégés » MASSON, Paris.